

Tangence



Pierre Yergeau, *Tu attends la neige, Léonard ?*, Québec, L'instant même, 1992, 143 p.

Anne-Marie Clément

Numéro 42, décembre 1993

Le récit de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025796ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025796ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clément, A.-M. (1993). Compte rendu de [Pierre Yergeau, *Tu attends la neige, Léonard ?*, Québec, L'instant même, 1992, 143 p.] *Tangence*, (42), 164–167.
<https://doi.org/10.7202/025796ar>

**Pierre Yergeau, *Tu attends la neige, Léonard ?*,
Québec, L'instant même, 1992, 143 p.**

[...] je me suis dit que l'Abitibi, c'était fait d'oubli. Ça me donnait des papillons d'y penser. Comme s'il y avait l'espace d'une chaise vide entre moi et moi.

Comment un adulte pourrait-il raconter son enfance sans la trahir? Comment pourrait-il témoigner au nom de l'enfant qu'il a été, alors même que cet enfant s'attarde à ce qui sépare l'univers des adultes de celui de l'enfance, à ce qui en fait deux mondes étrangers? Ce sont là des questions soulevées dans ce très beau premier livre de Pierre Yergeau; celui-ci invite le lecteur à le suivre dans un voyage «au bout du monde et de l'oubli» (p. 15), une aventure qui va se construire à travers une quarantaine de courts chapitres.

C'est en fait un récit bipolaire, issu du va-et-vient incessant entre cette terre d'oubli où s'ancre l'enfance abitibienne d'Émile et de Léonard, son frère trisomique, et cet autre lieu d'où émerge le souvenir, lieu de l'écriture et de ses impasses qu'explore Émile devenu adulte. Mais aucun chemin ne semble pouvoir relier Amos à Montréal, le passé au présent, Émile enfant à Émile adulte: ce sont des univers parallèles. «Suis-je bien cet enfant?» (p. 119) s'interroge le narrateur. Ainsi, à travers le récit de l'enfance, il y aura le récit de tout ce qui entrave ou fait échec à ce récit, la mémoire qui défaille, l'impossibilité d'une reconstitution fidèle du passé:

Est-ce de cette façon que l'on compose une vie? En ajoutant les faits aux faits, dans un effort de compilation buté, sans se rendre compte que cette masse accumulée derrière nous se liquéfie, se brouille, devient animée par une logique que nous ne contrôlons plus? (p. 87)

Dans l'intention de respecter la distance qui le sépare de sa propre enfance, Émile, devenu adulte, doit trafiquer quelque peu les événements: ses courts récits racontent d'abord l'histoire d'un

autre enfant, Léonard, frère imaginaire du jeune Émile. C'est en narrateur omniscient qu'il s'introduit dans l'univers insolite de Léonard, mettant en place le décor de l'enfance d'Émile qui, par ce relais, pourra dès lors prendre la parole à partir de ses neuf ans et accompagner le récit qu'écrit l'adulte. «Je n'ai pas inventé de scènes, je me suis contenté de doubler les points de vue, de chercher des variations...» (p. 137), confessa l'écrivain.



Le regard que pose Léonard sur les êtres et les choses donne naissance à une fable merveilleuse portant sur la vie nomade des meubles, sur leur pérégrination nocturne vers la forêt: «les meubles étaient des bêtes sereines, impassibles, qui bougeaient lentement, la nuit, alors que tout le monde dormait.» (p. 20) Léonard en construit petit à petit le scénario, partant de menus indices: les paroles de Joseph ou d'Émile; la commode éventrée aperçue dans le fossé et qui, comme une bête, aurait été happée par une voiture alors qu'elle traversait la route; les bruits des objets dans la nuit, ballottant sur les meubles en marche; le lit se déplaçant sous lui, l'emportant vers la forêt... Fable d'autant plus magnifique que c'est par elle que Léonard accédera à la compréhension de son univers, à l'explication de sa différence:

Léonard le sait. Léonard est un meuble.

Ne se doutait-il pas depuis toujours d'une différence essentielle, qui marquait son front où qu'il aille et qui faisait parfois se retourner les passants? Il n'était pas de ce monde agité, il avait plutôt l'impassibilité sereine des parapluies que promènent les passants dans les rues, la sérénité des meubles somnolant sur d'épais tapis. (p. 113)

Émile, au contraire, veut se saisir de la réalité quotidienne; son récit accumule les petits événements, une journée de classe, une partie de ping pong, une visite à la buanderie, des jeux dans la neige... Alors que Léonard s'intéresse aux objets, lui s'intéresse aux adultes, cherche à percer leur énigme, espionne leurs faits et gestes, s'accroche à leurs mots.

Si les deux frères occupent leurs journées différemment, leurs nuits, par contre, sont semblables; c'est là que les objets s'animent, que le quotidien se métamorphose: «La chambre bouge, je

me sens aspiré par la nuit et je dois reconstruire chaque détail de ma vie diurne, seul, allongé dans mon lit. Comme la vie devient fragile la nuit!» (p. 88), raconte le jeune Émile. Dans ses rêves, les escaliers roulants dont parlaient ses sœurs vont s'animer. Comment ne pas remarquer que ces objets «qui roulent d'eux-mêmes, transportant d'un palier à un autre des passagers immobiles sur les marches» (p. 44) semblent sortis tout droit des paysages de Léonard? Loin de la «servitude du jour», dans un univers onirique, marqué par l'animisme de l'enfance, Émile et Léonard vont se rejoindre; peu à peu, à travers la symétrie de leurs expériences, les deux frères se rapprocheront davantage, jusqu'à devenir les deux facettes d'un même être: «Léonard est moi», déclarera Émile.

Dans cet univers de l'enfance, la nuit est le lieu de toutes les métamorphoses. Des pages superbes vont rendre compte des pouvoirs de la nuit, de ce lieu peuplé de «songes aqueux», lieu de la liquéfaction des chairs, lieu de la dérive des objets et des pensées. À deux reprises, le narrateur s'attarde à ce moment de bascule entre l'état de veille et de sommeil, moment où la métamorphose s'opère. Car c'est à coup de métamorphoses que ce récit va progresser, et que tous les passages deviendront possibles: passages entre le jour et la nuit, entre le réel et l'imaginaire, entre l'inanimé et l'animé, certes, mais également seule voie d'accès pour que se rencontrent ces personnages à la fois identiques et différents, Émile et Léonard, ou encore, le jeune Émile et Émile devenu adulte.

*
**

Il vaut mieux emporter avec soi une petite valise, où l'on ne rassemble que les objets les plus indispensables, un peigne, un miroir, oui, un fétiche, quelques vêtements. Idéalement, il faudrait partir avec seulement quelques billets de banque, ou une carte de crédit, et tout acheter en route. Sinon, comment espérer qu'un voyage nous change... (p. 139)

La structure d'ensemble de ce livre n'offre pas un fil narratif soutenu mais accumule les récits décousus. C'est plutôt à partir de quelques objets, petits noyaux durs investis de la densité, du poids de la réalité que le livre va s'élaborer. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la table des matières: les sous-titres se présentent

comme un menu sans suite, une liste hétéroclite d'objets, de phrases, de noms, de questions, morceaux extraits, dirait-on aléatoirement, de chacun des chapitres. Et pourtant, des liens se tissent entre ces divers tableaux grâce à la présence de ces objets, modestes accessoires qui transitent entre les chapitres: parapluies, ballons, abat-jour, meubles flottant sur le fleuve ou bien gisant le long de la route: cette pérégrination d'objets va assurer la médiation, ceux-ci traversant tous les récits, celui de Léonard ou d'Émile, celui d'Abitibi ou de Montréal. Aux termes de son récit, le narrateur ne souligne-t-il pas lui-même l'importance de l'objet en tant que déclencheur qui va lui permettre d'entreprendre ce voyage fait de souvenir et d'oubli, seul voyage dont on peut espérer qu'il nous change?

Les objets font *partir*, écrit Roland Barthes, ils assurent à l'œuvre son degré de crédibilité, non point réaliste mais onirique. [Ils font] d'une œuvre, un événement *mémorable*: mémorable comme peut l'être un souvenir d'enfant, dans lequel, par-dessus toutes les hiérarchies apprises et les sens imposés, brille l'éclat de l'accessoire essentiel (*Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 183-184).

Ces propos s'appliquent tout à fait au livre de Pierre Yergeau, un livre qui remplit le difficile pari de faire communiquer des univers étrangers tout en respectant leur différence.